

Zeitschrift: Topiaria helvetica : Jahrbuch
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Gartenkultur
Band: - (2003)

Artikel: Thomas Blaikie, la botanique et le jardinage
Autor: Barrier, Janine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-382381>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Thomas Blaikie, la botanique et le jardinage

Thomas Blaikie (1751-1838), jeune jardinier écossais, quittait l'Angleterre au printemps 1775 afin de gagner les Alpes: ses employeurs londoniens, le Dr Fothergill et le Dr Pitcairn – deux praticiens amateurs de jardins –, lui avaient confié la mission de leur rapporter les plantes spécifiquement alpines afin d'augmenter leurs collections botaniques. Blaikie était intelligent, intrépide et passionné par la mission qui lui était confiée; aussi la remplit-il à la perfection. Le journal qu'il tint, depuis son départ de Londres en avril 1775 jusqu'en 1792, a été publié¹. La première partie est une relation détaillée de son voyage, la seconde est consacrée à sa carrière de jardinier en France. A cette époque en effet, botanique, jardinage et art des jardins étaient intimement liés, et les spécialistes des trois disciplines collaboraient étroitement.

Dans la première partie de son journal, Blaikie relate sa vie – presque au jour le jour – depuis le moment où il avait embarqué sur les docks de Londres par un beau jour d'avril 1775, jusqu'à celui où, à l'extrême fin de l'année, il avait retrouvé son pays, non sans satisfaction. Sans doute tenait-il également, à l'intention de ses employeurs, une sorte de «journal de bord» dans lequel étaient notés les comptes rendus précis de ses herborisations, et les pages que nous connaissons n'étaient destinées qu'à conserver, pour lui-même, le souvenir d'un voyage exceptionnel. La botanique y est présente, mais n'y tient pas une place prépondérante par rapport aux détails de sa vie quotidienne et à ses commentaires géographiques, humains ou sociologiques. Il y relate en particulier ses excellentes relations avec le monde des botanistes suisses: Paul Gausson, Horace-Bénédict de Saussure, Abraham-Louis de Coppet, Samuel Engel, Abraham Gagnebin, Jean-Laurent Garcin, et les Thomas père et fils. Malheureusement il ne put rencontrer Albrecht von Haller, qui était déjà fort malade et devait mourir deux ans plus tard. Et toutes ses aventures – rocambolesques pour

certaines – sont contées avec une verve intarissable et un sens de l'humour tout britannique.

Le reste de sa vie se déroula en France où il devint le jardinier de plusieurs membres de l'entourage royal. Mais il conserva toujours des liens très forts avec l'élite de jardiniers, pépiniéristes et botanistes britanniques.

La botanique au XVIIIe siècle

Le XVIIIe siècle – le siècle des Lumières – qui connut une formidable avancée dans le domaine des sciences, a été celui des classifications. Jusqu'au milieu du XVIIe siècle, il existait des «histoires»: Histoire de la nature des oiseaux, Histoire admirable des plantes ou même une Histoire des serpents et des dragons. Faire l'histoire d'une plante ou d'un animal consistait à dire quels étaient ses éléments ou ses organes, mais aussi établir les ressemblances qu'on pouvait lui trouver, les vertus qu'on lui prêtait, les légendes et les histoires auxquelles il avait été mêlé, les aliments qu'il fournissait, ce que les Anciens en avaient rapporté etc. Par la suite, s'était peu à peu produite une décantation, et une science – qui devint «naturelle» – s'instaura. Le vieux mot d'«histoire» changeait de sens et, grâce à une sorte de purification, on en vint à poser pour la première fois un regard minutieux sur les choses elles-mêmes. L'importance de la méthodologie qui s'instaurait alors amena bientôt à établir des classements, et les documents de cette histoire renouvelée n'étaient plus des mots, mais des herbiers, des collections, et même des jardins². Il semble qu'avec Tournefort, Linné, Buffon ou Cuvier, «on s'est mis enfin à dire ce qui de tous temps avait été visible, mais était demeuré muet devant une sorte de distraction invincible des regards»³.

Dans le domaine de la botanique, un grand pas avait été franchi avec les *Institutiones Rei Herbariae* (1700) de Joseph Pitton de Tournefort, ouvrage d'une grande originalité et d'une extrême érudition, dans lequel l'auteur établissait

la première étude logique de l'ensemble des genres de plantes vasculaires. Cependant, comme il distinguait des genres de premier ordre selon que la fleur et le fruit étaient des critères suffisants, et de second ordre dans le cas où la racine et les feuilles étaient nécessaires, l'ensemble était un peu complexe. Par ailleurs, il définissait de nombreux groupes naturels dont la plupart sont encore de nos jours reconnus comme genres

En 1737, Carl Linnaeus – Linné – établissait sa propre classification, le *Genera plantarum* qui devait d'ailleurs beaucoup à celle de son prédécesseur. Mais en choisissant les seuls organes de reproduction des plantes, il simplifiait la méthode de détermination et la rendait plus universelle⁴. L'histoire naturelle ramenait donc tout le champs du visible à un système. Le *Species Plantarum*, que Linné publia en 1765, était évidemment totalement arbitraire, puisque le naturaliste se fondait sur les différentes parties de la fructification, mais il s'agissait de données fondamentales et invariantes de la création⁵. Evidemment, cette classification était loin d'être unique et, si elle fut la plus généralement adoptée, ce ne fut pas sans réticences. En Suisse, on suivait celle de Haller, qui fut finalement abandonnée: Blaikie

lui-même, selon ses termes, «transcrivit» les genres de Haller dans la classification de Linné. En Angleterre, le comte de Bute, grand amateur de jardinage et conseiller de George III pour sa propriété de Kew, se livrait également à l'étude de la botanique. Il publia en 1784 des *Botanical tables, containing the different families of British plants distinguished by a few obvious parts of fructification rang'd in a synoptical method*⁶, qui ne comportaient pas moins de neuf volumes. Il y remettait en question la classification de Linné, proposant à la place un arrangement entièrement artificiel du règne végétal⁷.

L'importance du système linnéen apparut bientôt aux yeux de tous – au point qu'il devint même décor d'éventail (Fig. 1) –, mais il faut remarquer que son auteur excluait toute pensée de type évolutionniste, pensée qui pourtant existait à l'époque, avant même que Lamarck n'établît la théorie fondamentale de la transformation des espèces dans les années 1797-1800. Mais comme Cuvier s'y montra farouchement opposé, cent ans exactement s'écoulèrent entre l'établissement de la nomenclature linnéenne en 1758, et l'exposé de Darwin sur la théorie de l'évolution en 1858.

Fig. 1: Décor d'éventail illustrant le système de Linné, gravé par Sarah Ashton, 1772, coll. part.



Les jardins botaniques

Déjà la superbe avancée qu'était l'invention de la systématique avait séduit bien des amateurs, aussi une curiosité sans bornes les avait-elle poussés à collectionner frénétiquement. Les jardins botaniques se multiplièrent en Europe. En France, plusieurs villes en possédaient un depuis longtemps, telles Lyon ou Montpellier – sans oublier Paris – et ils furent visités avec plus d'intérêt encore qu'auparavant. Celui de Rouen était entre les mains expertes de Jacques Varin (1740-1808), qui avait été l'élève d'André Thouin au Jardin du Roy à Paris, et avait complété sa formation auprès d'Antoine Richard à Versailles. A sa mort la collection comptait plus de trois mille espèces, et il avait en outre amélioré la culture du lilas et de l'iris⁸. Son mentor Antoine Richard, le jardinier du roi, entretenait et développait le jardin botanique de Versailles à Trianon, et sa déception fut intense lorsque Marie-Antoinette décida de le sacrifier pour créer son «Hameau»; Blaikie écrit: «Quelle pitié qu'une si précieuse collection soit détruite ! Cela semble beaucoup affecter le vieux M. Richard qui nous a dit quelles bonnes relations il avait eues avec Mr. Miller»⁹.

En Angleterre, les jardins botaniques s'étaient également multipliés, et parmi les plus fameux il faut mentionner ceux des docteurs Fothergill et Pitcairn entretenus par Blaikie, de Peter Collison à Mill Hill, du duc de Bedford à Woburn, du duc de Richmond à Goodwood. La propriété de Kew, achetée par le prince de Galles Frederick, appartient ensuite à sa veuve la princesse Augusta, avant de passer à leur fils George III. Le conseiller d'Augusta n'était autre que le savant comte de Bute, aussi, sous sa supervision et grâce aux soins éclairés du jardinier William Aiton, le jardin botanique de Kew devint-il rapidement l'un des plus remarquables du Royaume-Uni. Le «Physic Garden» couvrait une superficie d'environ quatre acres¹⁰, dont un quart était dévolu aux plantes herbacées, disposées en longues rangées séparées par des allées, et arrangées selon la nomenclature linnéenne. Chaque plante portait une étiquette indiquant son genre, l'espèce étant seulement mentionnée sous forme d'un

numéro¹¹. Il semble qu'en 1768 on y dénombrât plus de deux mille sept cents espèces. Un «Exotic Garden» avait bientôt accueilli les plantes des pays lointains, et plus particulièrement celles de la colonie d'Amérique du nord. En 1767, Lord Bute pouvait se vanter que le jardin exotique de Kew était, de loin, le plus riche en Europe¹². Quelques années plus tard, après la mort d'Augusta, George III chargeait le savant Joseph Banks – de retour du Cap de Bonne Espérance – de superviser ses collections.

Au XVIIIe siècle, le jardin botanique et la serre de plantes exotiques remplacèrent le studiolo de la Renaissance. Au temps des «histoires» des plantes et des animaux, les amateurs enfermaient leurs collections – aussi bien coquillages que minéraux, corail, fossiles, plantes séchées – toutes ensemble réunies en une grande vitrine qui représentait les phénomènes de la «nature». A l'époque de Miller, de Linné et de Banks, s'opérèrent sélection et spécialisation et l'on commença à collectionner les plantes vivantes aussi bien que les échantillons séchés.

Les expéditions lointaines

Le XVIIIe siècle fut l'époque des expéditions lointaines. Parmi les plus célèbres, il faut citer celle de Joseph Pitton de Tournefort (1700-1702) au Levant, de Carl Linné en Laponie (1732) ou de Michel Adanson au Sénégal pour le compte de la Compagnie des Indes (1749-1754). Les trois voyages du capitaine Cook sont restés fameux. Au cours du premier, à la recherche du grand continent du sud – *la Terra Australia incognita* –, entre 1768 et 1771, il était accompagné de Joseph Banks, un jeune membre de la *Royal Society*; Banks avait auparavant visité Terre-Neuve en 1766-1767 d'où il avait rapporté des plantes, des oiseaux et des échantillons géologiques, puis dès 1768 s'était embarqué avec Cook. En 1768, Banks était donc parti à bord du navire l'*Endeavour*. Pour être secondé efficacement, il avait enrôlé un botaniste suédois, Daniel Solander, un secrétaire-dessinateur et deux artistes (Fig.2). De ce voyage fructueux, il avait rapporté trois mille six cents spécimens botaniques séchés

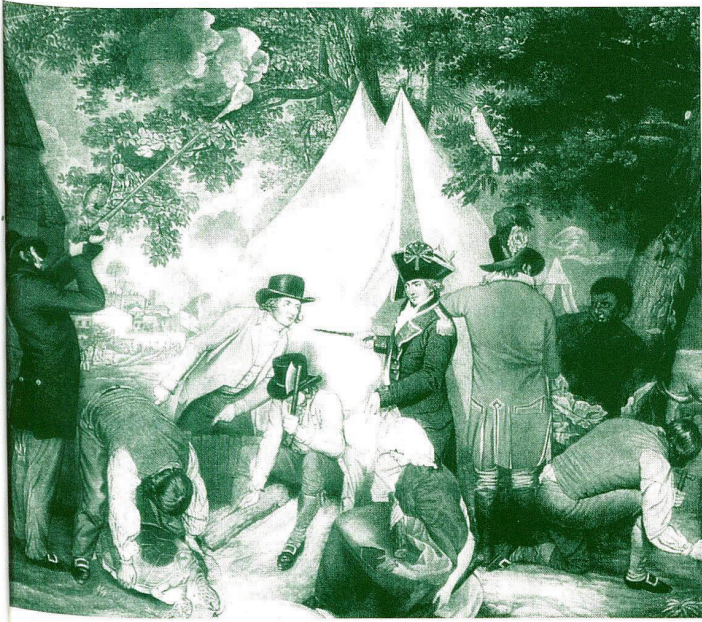


Fig. 2: John Clevely, «Banks et Solander à Botany Bay», 1770, National Maritime Museum, Greenwich.

(dont mille quatre cents nouveaux pour la science), d'importantes collections de graines et de plantes vivantes, ainsi que des animaux conservés dans des bocaux de formol; il avait en outre fait réaliser d'innombrables dessins scientifiques par les trois artistes de son entourage. S'il ne s'embarqua pas pour les deux voyages suivants, au moins le capitaine lui rapporta-t-il nombre d'échantillons botaniques. Il en fit d'ailleurs profiter Thomas Blaikie – alors jardinier du comte d'Artois – avec lequel il était en relations suivies. Ainsi lisons-nous dans le *Journal* de ce dernier: «J'ai (...) reçu de Sir Joseph Banks une grande quantité de celles [les graines] qui ont été rapportées par le navire *Discovery*, qui était parti avec le capitaine Cook le 10 février 1776»¹³. L'intérêt scientifique de ces voyages était bien sûr incomparable, et les amateurs n'eurent de cesse d'ajouter des plantes exotiques à leurs collections botaniques. Il est évident par ailleurs que le savoir et la technique du jardinier étaient prépondérants, et les jardiniers britanniques étaient sans aucun doute bien supérieurs à leurs confrères européens. Ainsi est-ce Outre-Manche que les serres, indispensables à la culture des plantes tropicales, se perfec-

tionnèrent et se diversifièrent considérablement à cette époque, et l'on peut citer: le *conservatory* ou *greenhouse*, équivalents d'orangerie, la *glasshouse* serre vitrée non chauffée, la *hothouse* serre chauffée, le *stove* ou *tan stove* serre dans laquelle la chaleur était transmise aux plantes grâce à des fragments d'écorce. Plus tard, au XIXe siècle, furent développées des serres plus spécialisées encore: la *palm house* ou serre pour les palmiers, l'*orchid house* ou serre pour les orchidées, la *temperate house* ou serre tempérée etc. Chez eux, amateurs de jardins, pépiniéristes, jardiniers et botanistes travaillaient en étroite collaboration afin d'obtenir les meilleurs résultats possible.

Le jardinier anglais Philip Miller

Nous avons vu plus haut Blaikie mentionner dans son journal le nom de Philip Miller (1691-1771). Il avait fort bien connu le fameux jardinier, car son employeur le docteur Fothergill avait été en relation avec lui. Miller fut responsable, jusqu'à sa mort en 1771, de l'important jardin botanique de Chelsea où il eut un rôle éminent; membre de la *Royal Society of Horticulture* dès 1730, sa science des techniques du jardinage lui valait une renommée internationale, mais il était également botaniste, et son influence fut considérable, non seulement en Angleterre, mais aussi dans plusieurs pays européens. Il était en effet au centre d'un réseau qui comptait l'élite des botanistes et jardiniers de renom; tous échangeaient plantes et graines¹⁴. En France il était devenu l'un des familiers d'Antoine Richard, le jardinier du roi, avec qui il échangeait également des spécimens rares. Ainsi bénéficia-t-il des plantes et des graines qu'un missionnaire français, le père Nicolas d'Incarville, de retour d'Extrême-Orient, avait apportées à Versailles. Il en recevait également des frères Bernard et Joseph de Jussieu, membres de l'Académie royale des Sciences¹⁵.

Cependant, pendant de nombreuses années, il avait eu du mal à obtenir des plants de la colonie anglaise d'Amérique: il se plaignait que les Américains «ne lui envoyaient pas ce qui était commun pour eux, mais rare pour nous»¹⁶. Finalement, grâce à l'un de ses amis, lui-même collectionneur et qui était en relation avec l'Amérique du nord, il put prendre à son service un certain John Bartram, fermier de Pennsylvannie et botaniste autodidacte. La demande des amateurs anglais était telle à cette époque que rapidement, l'envoi de graines et de plantes devint un véritable commerce. La collaboration de Bartram et de Miller dura une quarantaine d'années et eut comme résultat l'introduction en Angleterre de quelques deux cents plantes américaines.

Le Dr Fothergill, employeur de Blaikie, était un médecin prospère; il avait pu acheter en 1762 une propriété à Upton au nord-est de Londres, Ham House. Grâce à son ami Miller, il se mit en relation avec un cousin de Bartram, Humphry Marshall, botaniste enthousiaste et auteur d'un ouvrage *Arbustum Americanum* – le premier compte rendu des arbres et arbustes originaires d'Amérique publié par un Américain. Ce dernier possédait un jardin botanique en Pennsylvanie et les deux hommes entreprirent une correspondance régulière: ils échangeaient des renseignements techniques leur permettant à l'un et à l'autre de réussir la transplantation dans des climats et des sols différents des plantes qu'ils se faisaient mutuellement parvenir. Aussi, en 1771, Fothergill mit-il au point des boîtes spécialement fabriquées pour leur transport, accompagnées d'un mode d'emploi détaillé: *Directions for Taking up Plants and Shrubs and Conveying them by Sea*¹⁷. Il suggérait entre autres de placer quelques graines dans les boîtes, au milieu des spécimens, dont quelques-unes pourraient germer et remplacer les plants qui n'auraient pas survécu. Notons d'ailleurs qu'il n'était pas le seul à s'intéresser à ce problème; l'année précédente, un certain John Ellis, naturaliste amateur qui acceptait mal la perte due au transport, avait lui aussi publié des *Directions for bringing over Seeds and Plants from the East Indies and other distant*

*countries*¹⁸. Mais le correspondant le plus prestigieux de Miller était sans doute Carl Linné lui-même, qui respectait profondément son travail¹⁹.

Afin de faire profiter les jardiniers de son expérience, Miller publia en 1724 un dictionnaire: *The gardeners and florists dictionary, or a complete system of horticulture* en deux volumes, puis en 1731, *The Gardeners Dictionary; containing the methods of cultivating and improving the kitchen, fruit and flower garden*. Dans la septième édition du dictionnaire, datant de 1756-1759, l'auteur adoptait pour la première fois la classification linéenne. Il avait jusque là suivi la classification et la nomenclature des genres de Pitton de Tournefort utilisées dans son *Institutiones Rei Herbariae* (1700). Finalement il se résigna, alors que la classification de Linné était presque unanimement admise, en émettant toutefois quelques réserves quant à la définition des genres. Une huitième édition parut en 1768. Après la mort de l'auteur le *Dictionary* fut encore publié de 1795 à 1807. Il avait été traduit en Hollandais dès 1745, en 1750-1758 en allemand, et seulement en 1776 en français²⁰. Les deux dictionnaires sont les ouvrages principaux de Miller, mais il en publia bien d'autres, ainsi celui des listes de plantes médicinales cultivées à Chelsea, le *Catalogus Plantarum Officinalium suae in Horto Botanico chelseano*, ainsi

Fig. 3: «Vue de la vallée de Glace de Chamounix depuis le Montenvers», gravure coloriée.



que le *Gardener's Kalendar*. Ce dernier, qui s'adressait au jardinier modeste ayant essentiellement besoin de conseils pratiques, connu quinze éditions entre 1732 et 1765.

Le *Gardeners Dictionary* est sans conteste l'ouvrage le plus important du XVIII^e siècle en ce qui concerne l'horticulture. La meilleure édition est la dernière de celles publiées du vivant de l'auteur – la huitième –, après qu'il eût adopté la nomenclature binominale linnéenne des espèces. Elle est en effet rédigée dans l'esprit encyclopédique des Lumières. Par ailleurs, les éditions successives démontrent clairement les progrès réguliers de l'horticulture en Grande-Bretagne de 1720 à 1768.

Blaikie dans les Alpes

Thomas Blaikie avait été chargé par le docteur Fothergill de rapporter des plantes alpines. Elles étaient pour la plupart encore inconnues en Angleterre, car les Alpes étaient alors mystérieuses, véritable *terra incognita*. Si les alpages étaient sillonnés en été par les troupeaux, personne ne s'était aventuré au-delà, ni au-dessus. Les glaciers – on les appelait les «glacières» – n'avaient jamais été explorés, on les soupçonnait encore quelquefois, comme dans les siècles précédents, d'abriter des dragons (Fig. 3). On pensait qu'au mieux, si toutefois on trouvait des êtres humains dans ces régions apparemment inaccessibles, ils ne pouvaient être que de dangereux sauvages. L'hostilité qui semblait y régner avait longtemps paru insurmontable: le froid, la difficulté d'ascension, les loups... Affronter la montagne n'était pas une mince affaire et la toute première expédition, celle des Anglais William Windham et Richard Pocke, avait eu lieu en 1741, trente-quatre ans seulement avant l'arrivée de Blaikie. En 1760, Horace-Bénédict de Saussure avait formé le projet de gravir le Mont Blanc, mais il ne l'avait pas encore mis à exécution quand Blaikie l'avait rencontré. Il ne le fit qu'en 1787, précédé cependant par



Fig. 4: Thomas Blaikie, «Plan des jardins de Bagatelle projeté pour être exécuté par le Sr. Blaikie, jardinier», 1778, Centre historique des Archives nationales, Paris.

Michel-Gabriel Paccard, le propre guide de Blaikie à Chamonix, et accompagné par Michel Balmat. Mais Blaikie lui-même n'en était pas allé bien loin.

Les spécimens de plantes alpines étaient donc alors aussi rares que ceux des pays lointains, or notre jardinier botaniste fit parvenir en tout quatre cent quarante espèces de plantes en Angleterre²¹. Il s'était fréquemment aidé de la nomenclature de Haller, qui présentait davantage de plantes alpines, cependant il en avait systématiquement transcrit les genres et espèces dans la classification de Linné.

Par un beau jour de septembre, Blaikie, accompagné de deux des frères Paccard, s'était aventuré jusqu'à la mer de Glace. Il eut alors l'intense surprise de découvrir un «lieu étonnant», entouré de rochers et de glace – connu sous le nom de Courtil, nous dit-il –, véritable collection de plantes alpines rares²²: le rêve de tout amateur. Il y avait là, entre autres, le *Hieracium alpinum*, le *Hieracium* n° 41 de Haller (qui n'était pas décrit par Linné), l'*Artemisium glacialis*, l'*Artemisium rupestre*, et le *Geum reptans*. Il donna à ce véritable «jardin alpin» avant la lettre le nom de «jardin des Chamois». A cette époque, les botanistes européens cherchaient tous à avoir une collection de plantes alpines, mais il fallut attendre la fin du XIXe siècle en France pour voir la création dans les Alpes de ce que nous appelons maintenant un «jardin alpin».

Les plantes exotiques dans le jardin en France

A son retour de voyage, Blaikie avait repris ses fonctions à Upton, et retrouvé avec plaisir ses amis le Dr Banks, William Aiton et Mr. Hoe. Mais peu après, à l'automne 1776, un pépiniériste de ses amis, James Lee, lui avait transmis l'offre d'emploi du comte de Lauraguais. Celui-ci souhaitait un jardinier compétent pour créer un «jardin à l'anglaise» dans sa propriété normande de Mont-Canisy (Deauville). C'est ainsi que Blaikie s'installa définitivement en France. La seconde partie de son journal raconte sa nouvelle vie au



Fig. 5: Georg D. Ehret, «Magnolia grandiflora», 1743. Tirée de: Mark Laird, *The Flowering of the Landscape Garden*, Londres, 1999.

cours de laquelle il mit successivement son talent au service du comte d'Artois à Bagatelle (Fig. 4), puis du duc de Chartres non seulement à Monceau mais dans ses propriétés de Saint-Leu et de Taverny.

Au fil des pages nous découvrons, avec Blaikie, à quel point les jardins français étaient différents de ceux qu'il avait connus Outre-Manche. Cependant, son savoir de jardinier lui fut tout aussi utile, car une même passion pour les espèces exotiques animait les amateurs des deux pays. Dans ces jardins «anglo-français-chinois»²³ qui faisaient rage en France, des sentiers serpentant parmi les arbres et les arbustes permettaient de découvrir des scènes, symbolisées par des fabriques. Les fleurs n'y étaient pas extrêmement nombreuses, cependant la couleur n'en était pas absente pour autant. Au printemps, tous les tons de rose,

de rouge et de blanc des arbres fruitiers, cerisiers et pruniers, pommiers et cognassiers du Japon (*Chaenomeles japonica*) – appelé «épine à fleurs écarlates» –, aubépines et divers *Crataegus levigata* ou *monogyna* à fleurs rouges, agrémentaient le vert tendre des feuillages.

Mais en France comme en Angleterre, les amateurs avaient une grande prédilection pour les plantes exotiques, et Blaikie ne manquait pas de noter dans son journal les collections qui lui paraissaient les plus intéressantes, ainsi celle du duc de Noailles ou celle d'un certain M. Trochereau, à Saint-Germain-en-Laye. Un certain nombre d'arbres exotiques contribuaient eux aussi à l'aspect fleuri du jardin: les magnolias aux grandes fleurs odorantes étaient particulièrement appréciés et provoquaient l'enchantement des visiteurs (Fig. 5). Blaikie avait cultivé ceux du Dr Fothergill à Londres, mais il lui fallut faire preuve d'une bien plus grande compétence afin qu'ils prospèrent dans le sol sec et pauvre de Bagatelle.

Un autre favori, non pour ses fleurs mais pour sa rareté et pour la beauté de son feuillage, était le *Ginkgo biloba* (alors connu sous le nom de *Salisburia adiantifolia*) originaire de Chine. Une anecdote montre bien comment fonctionnait le petit monde de la botanique: John Claudius Loudon, le fameux théoricien anglais avait publié en 1835 un article dans son *Gardener's Magazine*, suggérant que, d'après le botaniste suisse de Candolle²⁴, tous les *Salisburia-Ginkgo* d'Europe provenaient d'un jardin à Bourdigny près de Genève. Or Bourdigny avait été le jardin de Paul Gausson (1720-1781), ce correspondant du Dr Fothergill qui avait accueilli Blaikie lors de son voyage en Suisse. Blaikie était donc en mesure de résoudre, partiellement au moins, l'énigme du *Ginkgo*: il avait en effet envoyé régulièrement à son ami Gausson les plantes nouvelles qu'il acclimatait à Monceau; parmi celles-ci, il y avait eu en 1790 un *Ginkgo* provenant du jardin du chevalier Janssen, célèbre amateur dont les jardins situés près de la barrière de Maillot furent bien illustrés par les *Cahiers de jardins anglo-chinois* de Lerouge. Janssen n'était pas le seul à s'enorgueillir de cette rareté: l'abbé Nolin, directeur des pépinières royales du

Roule, ainsi qu'Antoine Richard en possédaient également. Et il semble que tous les avaient fait germer à partir de graines rapportées de Chine par les missionnaires jésuites²⁵. Ainsi le *Ginkgo* de Paul Gausson, planté vingt-neuf ans auparavant à Bourdigny et à l'origine de ceux qui peuplaient alors l'Europe, provenait de Chine, grâce au père d'Incarville et aux relations amicales de Blaikie. Celui-ci appréciait aussi tout particulièrement les *Sophora japonica*, à tel point que leur présence constituait en quelque sorte sa signature dans les années 1780. Par la suite, ils avaient été plantés dans la plupart des jardins de quelque importance autour de Paris²⁶.

Le réseau du jardinier-botaniste Blaikie

Tout comme Philip Miller, Blaikie ne cessa d'étendre toute sa vie son réseau de relations. Grande avait été sa déception, à son arrivée en France, de constater le médiocre niveau des pépiniéristes français, aussi continua-t-il à passer d'importantes commandes à ses amis britanniques: James Lee de la *Vineyard Nursery* à Hammersmith, James Hairs établi à Londres dans St James's Street, et James Gordon à Mile End à l'est de Londres. Il continua également à échanger des plants et des graines, non seulement avec Sir Joseph Banks – nous avons vu qu'il avait reçu de ce dernier des graines, rapportées du périple australien de 1768-1772 –, mais aussi avec son ami genevois Paul Gausson. En France, il était particulièrement lié avec André Thouin, dont il avait fait la connaissance au Jardin du roi dès son retour des Alpes en décembre 1775 et qu'il rencontrait très régulièrement, ainsi que ses frères Gabriel et Jean, après qu'il se fût définitivement installé en région parisienne. Thouin lui proposa du reste un poste de professeur dans un collège d'agriculture en province lorsque sa vie devint particulièrement difficile au moment de la Révolution²⁷. Les talents de jardinier de Blaikie étaient unanimement reconnus et son nom fut donné en 1828 à une technique de greffe qu'il avait perfectionnée, la «greffe Blaikie»²⁸.

- 1 Thomas Blaikie, *Diary of a Scotch Gardener*, éd. par Francis Birrell, Londres: Routledge, 1931. Traduction française: *Sur les terres d'un jardinier 1775-1792*, Paris: éd. de l'Imprimeur, 1997.
- 2 Pour un exposé détaillé de cette question voir: Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris: Gallimard, 1966, pp. 137-176 (chapitre «Classer»).
- 3 *Ibid.*, p. 144.
- 4 Sur le système linéen, cf. le texte de J.-L. Moret dans ce cahier.
- 5 *Ibid.*, p. 153.
- 6 Tables botaniques contenant les différentes familles de plantes britanniques, caractérisées par quelques composantes évidentes de leur fructification, et classées selon une méthode synoptique.
- 7 Ray Desmond, *Kew The History of the Royal Botanic Gardens*, Londres, 1995, pp. 32-32.
- 8 Blaikie, *op. cit.* supra, p. 167.
- 9 *Ibid.*, p. 166.
- 10 Un *acre* représente à peu près 0,4 hectare.
- 11 Il fallait donc, pour l'identifier, se reporter à la liste manuscrite qui en avait été établie.
- 12 Desmond, *op. cit.* supra., p. 42.
- 13 Blaikie, *op. cit.* supra, p. 214.
- 14 Hazel Le Rougetel, *The Chelsea Gardener Philip Miller 1691-1771*, Londres, 1990, pp. 48 sq.
- 15 *Ibid.*, p. 54.
- 16 *Ibid.*, p. 68.
- 17 *Ibid.*, pp. 76-77.
- 18 Desmond, *op. cit.* supra, pp.118-119.
- 19 La Société linnéenne à Londres conserve une dizaine des lettres qu'il lui adressa.
- 20 Le Rougetel, *op. cit.* supra, pp. 90 sq.
- 21 Patricia Taylor, *Thomas Blaikie. The «Capability» Brown of France 1751-1838*, Londres: Tuckwell, 2001, pp. 228-237.
- 22 Blaikie, *op. cit.* supra, p. 102.
- 23 Monique Mosser, «La perfection du jardin anglo-chinois», in: *Bagatelle dans ses jardins*, Paris: AVVP, 1997, p. 155.
- 24 Augustin-Pyramus de Candolle (1778-1841), célèbre botaniste genevois.
- 25 Taylor, *op. cit.* supra, p. 222.
- 26 *Ibid.*, p. 219.
- 27 *Ibid.*, p. 169.
- 28 *Ibid.*, p. 220.

Résumé

Im Frühjahr 1775 kam der junge schottische Gärtner Thomas Blaikie (1751-1838) in die Schweiz, um typische Alpenpflanzen zu sammeln und damit die botanische Sammlung des Dr. Fothergill zu bereichern. Er wurde seiner Mission vollkommen gerecht und führte ausserdem ein hochinteressantes Tagebuch. Das Zeitalter der Aufklärung entdeckte die Systematik der Pflanzen und es wurden Expeditionen in ferne Länder unternommen. Im Jahr 1737 hatte Linné die *Genera Plantarum* festgelegt und Pflanzenliebhaber hatten eine wahre Sammelwut entwickelt. Dann hatte Joseph Banks im Jahr 1768 von der 1. Expedition des Kapitäns Cook grössere Pflanzensammlungen mitgebracht: dies hatte zur Folge, dass die Gewächshäuser jenseits des Ärmelkanals verbessert wurden und die Gartenbaukunst eine wichtige Rolle zu spielen begann. Philipp Miller (1691-1771), ein Freund des Dr. Fothergill und von Blaikie war auf diesem Gebiet zu internationaler Berühmtheit gelangt. Blaikie kam 1776 nach Frankreich, wo er die «anglo-franko-chinesischen» Gärten entwickelte, in welchen er zahlreiche tropische Pflanzen akklimatisierte, u.a. den *Ginkgo biloba*.